

MARIE PRA

LES VŒUX

Pièce de théâtre.

PREMIER ACTE

Scène 1

Trois personnes se partagent un studio. Deux hommes, Luis et un inconnu, une femme, surnommée Mini. Il existe un lit dans le studio meublé. Tous possèdent un ordinateur. De temps en temps, ils se relèvent et se mettent à taper des textes.

L'INCONNU : -Que fais-tu, Mini ?

MINI : -J'écris.

L'INCONNU :-Tu écris sur quoi ?

MINI :-Je décris mon enfermement.

Il va à la fenêtre. Ses manches sont relevées jusqu'aux coudes. Il hume l'air.

L'INCONNU :-Si tu décris cela, ça ne va pas intéresser. Les gens veulent qu'on leur montre du positif.

MINI : -Eh bien... Hier, le Président de la République a parlé.

L'INCONNU :-Ah.

MINI :-Cela faisait longtemps. Je lui parle tous les jours. Vraisemblablement, il n'est là que tous les quinze jours.

L'INCONNU : -S'il n'est pas pour toi, c'est donc qu'il est ailleurs.

Quittant la partie gauche du studio :

L'INCONNU : -Et vous, qu'avez-vous fait, Luis ?

LUIS :-Je suis dans un état formidable. J'ai repris ma pièce de théâtre. Le Président est dedans.

L'INCONNU : -Sous un pseudonyme ?

LUIS :-Oui et non. Il n'est pas précisé que c'est un chef de l'Etat. On peut penser que c'est un président de jeu de rôle.

L'INCONNU : -Un jeu de rôle ! Les gens sont tous comme ça désormais. Ils jouent à être. Vous savez que vous enlevez toute chance à votre pièce d'avoir une portée politique.

LUIS :-La politique démontise les gens. Je vous assure que beaucoup ont des avis très tranchés quand ils parlent de politique. Moi, je les veux dans la nuance tout le temps. Dans la subtilité. J'ai voulu prendre l'être humain et en faire un vrai portrait. Chacun pense ce qu'il en veut.

Son ton est geignard. Il ajoute :

LUIS :-Pour moi il a assez d'envergure pour être un chef d'Etat saisi dans la discrétion.

L'INCONNU : -Chacun pense ce qu'il en veut ! Ou vous êtes né fade... C'est écœurant, ce que je dis... Ou vous avez bien souffert pour vous mettre là-dedans, pour vous soumettre à ça, accepter une chose aussi bête, qu'on vous lira en se disant que chacun pense ce qu'il en veut.

LUIS : -Avant de passer par tout cela... cette souffrance... oui, j'étais un génie. Et je pensais qu'on en penserait une seule chose. Et puis on en n'a rien pensé. Et puis j'ai découvert que ce rien enclenchait une multiplicité.

L'INCONNU : -C'est cela en effet, la multiplicité que vous décrivez – des bouts de miroirs serrés les uns sur les autres.

LUIS : -Enfin, vous verrez.

L'INCONNU : -J'abandonne.

LUIS : -Je veux du Coca.

L'INCONNU : -Et moi de l'Orangina.

LUIS : -Depuis quand avez-vous de telles envies ? Je n'en ai plus entendu parler depuis votre anecdote sur les bouteilles colorées, dans votre enfance.

L'INCONNU : -Depuis la République Tchèque. J'en ai bu une bouteille à Vienne. C'est la seule bouteille que j'ai aimée là-bas. Du coup, je l'ai adorée.

LUIS : -C'est bien de voyager à l'étranger, hein ? Tout beau, tout nouveau.

L'INCONNU : -Oui, ça ouvre.

LUIS : -Oui.

L'INCONNU : -Vous voulez partir ?

LUIS : -Je crève d'envie d'être riche. Je ferais deux voyages par an.

L'INCONNU : -Vous n'avez plus d'animal de compagnie ?

LUIS : -Non, c'était ma raison de survie. Mon cocker Stop est mort il y a six mois. Je me suis mis à réécrire en rêvant que Stop m'apportait une montre.

L'INCONNU : -Tiens ? Et quelle heure était-il ?

LUIS : -L'heure d'été.

L'INCONNU : -Ah ! Eh bien, vous voyagerez en été.

Scène 2

La scène se déroule dans le même studio. Ce sont encore les mêmes hommes qui discutent. Un vieux voisin, qu'on peut entendre mais pas voir, écoute leur conversation.

L'INCONNU : -Où sont les jeunes ?

LUIS : -Les jeunes sont là.

L'INCONNU :-Je ne parlais pas de nous. Les femmes ?

LUIS :-Elles sont allées voir le Président.

L'INCONNU :-J'espère qu'elles pourront être reçues. Qu'a-t-il le Président ? Il est beau.

LUIS :-Et moi je voudrais écrire !

L'INCONNU :-Mélisse écrit aussi.

LUIS :-J'aime ce qu'elle écrit, aussi étonnant que cela puisse paraître. Son texte m'a fait éclater de rire. C'est un signe de talent. C'est rare chez les auteurs qui ne sont pas publiés. Une page par-ci, une page par-là qui fait rêver, c'est ce qu'ont les manuscrits refusés, comme si l'auteur n'avait pas vu l'intérêt de relier entre elles ces pages rares. Enfin, c'est ce que je vous dis, moi. Les éditeurs semble-t-il n'en pensent pas un quart.

Luis quitte sa chaise. Il verse de l'eau dans le verre de l'inconnu, assis au bureau. Soudain, on entend la voix du vieux voisin.

LE VIEUX : - Pour le moment, on ne reproche rien à Mélisse. On ne lui reproche pas de parler au Président. Mais dans dix ans, quand il aura fait des détournements de fonds, on le lui reprochera. Ils font tous ça, en vieillissant.

Les deux hommes éclatent de rire.

LUIS : Et vous, depuis quand n'avez-vous rien publié ?

L'INCONNU : -Sept ans.

LUIS : - Oui...

L'INCONNU :-J'ai écrit sept livres depuis, et vingt-cinq articles.

LUIS : -Et rien n'a plu ?

L'INCONNU :-Pas à eux.

LUIS : -Qu'avez-vous à l'esprit ?

L'INCONNU :-De quoi ?... Je suis un auteur brisé.

LUIS : -Quand vous sortez dans la rue, vous sentez-vous normal ?

L'INCONNU : - Je me sens parfois reconnu. Alors je me dis que c'est une personne qui me connaît ! Nous n'avons rien à nous dire de long. Tandis que pour rencontrer une femme, c'est terrible – il lui est impossible de me connaître car aucune d'entre elles n'a jamais entendu parler de mes sept livres. Il me semble même qu'elles en rient. Je reste pour elles, à tout jamais, un inconnu.

LUIS :-Voulez-vous que je fasse votre connaissance ? Enfin, que j'approfondisse ?

L'INCONNU : - Non.

LUIS : -Je saurai être délicat.

L'INCONNU : -Retenez une chose de cette confiance, c'est que, quand un homme n'a pas la possibilité de se faire connaître, il lui arrive de passer sous les manteaux.

Scène 3

Même studio. Une jeune femme revient et s'assied au cœur de la pièce, il s'agit de Mini. Le jour commence à tomber. Ses interlocuteurs restent.

MINI : -Voilà messieurs, je reprends possession de mon studio, quand vous voudrez bien partir...

L'INCONNU : Oh là là, nous sommes désolés, on va y aller, mademoiselle !

LUIS : - Mon anorak...

Il détache un tissu vert.

MINI : -Je suis désolée de vous jeter dehors. Voulez-vous bien attendre, s'il vous plait ? Que je reformule. J'ai jugé notre après-midi très constructif. Nous avons plein de choses à dire dans l'écriture. Il me semble que vous devriez revenir mercredi prochain.

L'INCONNU : - Mercredi, je serai en province.

LUIS : -Et moi, trop de boulot.

MINI : -C'est ce que je pensais. Alors écoutez-moi, avant de vous en aller. Il faut que je reformule. Ma vie n'est pas si enfermée.

LUIS : -Ton art est thérapeutique. Je veux écrire un vrai roman.

MINI : -Pourrais-tu, pour la semaine prochaine, m'écrire une scène ?

LUIS : -Non, c'est nul.

MINI : -Ce qu'il vient de m'arriver est assez fabuleux. J'ai bu comme boivent les Chinois. Nous étions deux consommatrices dans leur salon de thés, *L'Empire Royal des Thés*. Je n'aime pas comme ça fait bourgeois. On nous dépose des offrandes sucrées, des macarons et toutes sortes de choses d'une finesse

délicieuse... à éviter au-delà de trois pièces, sinon il y a de quoi tourner à la goinfrerie extrême ! J'ai adressé la parole à ma voisine. Elle me semblait reproduire l'erreur des novices occidentales. Cette erreur consiste à boire un thé pour se détendre, en attendant qu'il refroidisse...

L'INCONNU : -Mini vous êtes très convaincante. Notez-moi l'adresse de ce magasin et j'irai.

Mini se sert d'un stylo et note, directement sur un ticket de caisse.

MINI : -Quand le patron m'a servi le thé, en précisant de sa voix neutre : « Voilà... Il est à 95 degrés », moi aussi j'ai cru qu'il devait refroidir...

Convaincue qu'elle doit être brillante, elle se lance :

MINI : - En Occident, nous avons le titre proverbial d'un film qui nous révèle que seuls certains l'aiment chaud. J'ai, sans vous le dire depuis trois semaines, mis le nez dans ces tasses - mais on va à l'armée dans de pareils thés ! C'est justement *parce qu'ils sont trop chauds qu'ils vous rendent goinfre*. Ils ne brûlent cependant pas la langue. On les avale précipitamment, comme des gorgées de riz salé, avec des sursauts enfilés, des expressions masculines, des spasmes et des borborygmes de soldat. Vous passez du côté du plaisir complet. Le mot volupté est trop mou pour décrire ce qu'ils vous font. Ils vous façonnent un gosier oriental. J'ai acquis l'équivalent du plaisir chinois rien qu'en acceptant la chaleur, sans rien faire.

LUIS : - Cela me donne envie d'y aller. Je pensais que le thé était une chose ennuyeuse.

MINI : - Pas du tout. Il est guerrier. Vous devez l'accepter tel qu'il est.

LUIS : -Merci.

MINI : -En Chine, même classé bleu vert, il apparaît rouge. J'ai tout dit à ma voisine. Cela l'a éveillée. Elle l'a ajouté à son fil de notes sur une feuille de papier. Elle recherchait des thés authentiques.

LUIS : - Tu vois, la puissance de l'authentique, nous en sommes là.

MINI : -Je ne suis pas une artiste, je suis plutôt en recherche de thérapie. Néanmoins, vous êtes bienvenu chez moi.

L'INCONNU : -Bien. Ma chère Mini, il faut que je vous embrasse.

MINI : -Une nuit m'attend.

L'INCONNU : -Vous n'avez pas peur d'être seule ?

MINI : -Je ne suis jamais vraiment seule.

Elle fait un geste montrant qu'elle ne s'exprimera pas d'avantage. Les deux hommes prennent leurs affaires personnelles et quittent le studio.

Scène 4

La scène se déroule la nuit, dans le studio de Mini. Il est plongé dans le noir. Cependant, on entend parler. Les voix sont représentées par des lumières qui s'allument, circulent et disparaissent. Mini est dans son lit.

Soudain, on entend pleurer un homme. Ses sanglots proviennent du plafond. Plusieurs inconnus semblent l'écouter, gênés.

VOIX D'UN ENQUETEUR : -Et ces deux types qui se sont suicidés, ces deux militants gays, vous les connaissiez ?

Suit un grand silence, et des larmes.

MINI, s'éveillant : - Ne pas parler autant.

Elle se lève, le dos courbé, et va aux toilettes.

VOIX DE L'ENQUETEUR : -Celle-là, le Président a voulu l'approcher quatorze fois. Il en a parlé quatorze fois. A chaque fois qu'il soulève une fleur on lui met un étron.

Un silence s'installe.

MINI : -C'est merveilleux !

Les lumières disparaissent.

Scène 5

C'est de nouveau le jour. Mini ouvre les volets. La lumière fait place à l'ombre. Le petit-déjeuner est déjà prêt sur sa table : deux tartines à la confiture et un café.

On entend une conversation au plafond de son studio.

UN CONSEILLER : -Que devient la petite du bas, celle qui parle avec son chat ?

LE PRESIDENT : -J'en ai marre de cette sorcière.

On l'entend qui boit au goulot dans une petite fiole.

LE PRESIDENT : -C'est comme ça qu'elle boit.

Il rit.

LE CONSEILLER : -La dernière Une du *Chasseur de têtes* ?

LE PRESIDENT : - Je hais.

LE CONSEILLER : -Tu peux reprendre le travail ?

LE PRESIDENT : -Oui.

LE CONSEILLER : -On sera dix sur toi.

MINI, *se levant* : -Onze.

LE PRESIDENT, *d'une voix très offensante* : - Qui ?...

MINI : -Monsieur, vous me semblez une personnalité très importante. Je ne juge pas de vos qualités. Mais, par un hasard extraordinaire, je me réveille ce matin et il s'avère que vous êtes mon voisin. Je vous entends parler au plafond. Rassurez-vous, mon but n'est pas de violer votre intimité. Cependant sachez que c'est vrai. Or, j'habite au dernier étage de mon immeuble. Il y a donc une altération de l'espace-temps qui fait que j'entends un homme d'un autre

arrondissement de la capitale juste au-dessus de moi, là où il n'y a que le ciel. Je suis une citoyenne ordinaire et, quand j'ai pris mon café, je pars au travail.

La jeune femme, électrisée par la situation, se précipite vers la cuisine. Elle cherche le café.

LE PRESIDENT : -C'est tout ?

MINI : -Oui, c'est tout.

LE PRESIDENT, *du bout des lèvres* : - ...Pouh !

Secrètement, elle est déçue. Elle boit une deuxième tasse de café en faisant la tête.

FIN DU PREMIER ACTE.

DEUXIEME ACTE

Scène 1

La scène se déroule dans une pièce. Au centre, il y a des tables. Des chaises ont été retournées sur ces tables. La femme de ménage vient de les disposer ainsi.

Entre une autre femme, plus jeune que la femme de ménage. Il s'agit de Mélisse.

MELISSE : - Ah ! Ca craint !

LA FEMME DE MENAGE : - Qu'est-ce qu'il se passe ?

MELISSE : -Je suis très près d'être en déficit.

LA FEMME DE MENAGE : -Vous n'avez pas de côté ?

MELISSE : -Si, mais...

Elle fait le geste de mettre une grosse motte de terre de côté. Sa deuxième main, comme celle d'un tiers, vient aussitôt faucher dedans.

MELISSE : -C'est mon syndic. Des travaux, des charges anarchiques pour compléter les prélèvements insuffisants – les travaux ont coûté plus cher que prévus – ils ont mis quatre personnes de l'immeuble sur la paille – en tous cas c'est propre. Je ne serai jamais riche, tout à fait en sécurité.

LA FEMME DE MENAGE : - Qu'est-ce que je peux dire !...

MELISSE : - A la moitié du mois c'est déjà la fin du mois ? Oui. J'ai honte. Juste des cours, des missions ponctuelles sous handicap, et ma mutuelle complète.

Au-devant de la scène, on a posé une glacière, ou un seau de glace. Ils servent de symbole.

MELISSE, *s'adressant à la glacière (ou au seau)* : - Pourquoi es-tu toujours aussi froid ? Tu me fais penser au monde auquel je me plains, au monde tout entier.

LA FEMME DE MENAGE : - J'ai fini. Si je reste c'est pour causer avec vous. Je reprends dans deux heures, dans une école maternelle.

MELISSE : - Ah... Vous aimez faire cela ?

LA FEMME DE MENAGE : - J'aime voir les petits. La dame, la directrice est très gentille. Seulement j'ai souvent mal au dos, aux bras.

MELISSE : - Oui.

LA FEMME DE MENAGE : - Vous aimez les gâteaux ?

MELISSE : - Top. C'est moi qui devrais vous en apporter. Je n'ai jamais rien sur moi. C'est le fait de ne pas s'occuper de choses matérielles régulièrement qui donne les apparences de l'égoïsme.

LA FEMME DE MENAGE : - A bientôt !

MELISSE : - La tendinite est la maladie professionnelle la plus répandue. Courage ! (*d'une voix faible :*) à bientôt !

Scène 2

La scène se déroule dans la même pièce que précédemment. Les chaises ne bougent pas des tables. Tout à coup, un homme surgit du rideau et entre en scène. Il est de petite taille, on lui prête une cinquantaine d'années. Il s'agit d'un manifestant.

MELISSE : - Ah vous voilà ! Je pensais que vous étiez encore dans la manifestation.

LE MANIFESTANT : -Elle est terminée.

MELISSE : -Tout ce temps s'est déjà écoulé !

LE MANIFESTANT : -Nous vivons en temps de paix mais quel effondrement nous guette !

MELISSE : -Venez, nous refaisons la scène de tout à l'heure. Je me mets à côté de vous, nous marchons et nous discutons. Et vous me redites tout ce que vous m'avez dit.

LE MANIFESTANT : -Le Président est un voleur !

MELISSE, vexée : -Je l'ai rencontré, il ne m'a pas semblé qu'il était un voleur.

LE MANIFESTANT : -Les filles se fient souvent au physique, elles se laissent avoir. Surtout par les beaux. C'est juste une marionnette. Il ne dirige rien. Ce n'est pas lui qui a le pouvoir.

Soudain, par bonheur, les deux protagonistes lèvent la tête.

LE MANIFESTANT : -Nous ne pouvons que changer de système ! Regardez, ces gens... Nous sommes dans un quartier riche, voyez cette famille à la fenêtre...

MELISSE : -Il y a trois enfants... Non, quatre.

LE MANIFESTANT : -Ils ne peuvent pas sortir. Chez eux c'est interdit. Du coup ils se collent aux fenêtres, et ils nous regardent passer comme si nous étions des monstres.

MELISSE : - Ils nous font des coucous...

Une autre fenêtre s'ouvre, de l'autre côté.

LE MANIFESTANT : -Dans dix ou quinze ans ces gens pleureront. Je vous le dis, ils découvriront tout, et ils pleureront. Nous ne pouvons plus continuer dans ce système. Personne ne s'en rend compte. Ce qu'il va se passer sera trop grave.

MELISSE : - Il doit exister dans les milieux que je ne connais pas des histoires incroyables, des choses dont personne n'a idée.

LE MANIFESTANT : -Nous vivons dans une dictature.

MELISSE : -Vous pouvez me donner des exemples concrets ?

LE MANIFESTANT : -Pour un enfant, on vous demande de faire onze vaccins. Et si ce n'est pas fait, ils vous collent une amende. Les enfants sont inégaux entre eux. Ma fille a quatre ans. A l'école maternelle, elle n'apprend pas à lire ni écrire, alors que c'est le cas dans d'autres écoles plus riches, où ils ont commencé la lecture.

MELISSE : -Alors c'est parce que le niveau a baissé, et ce volontairement. Car quand j'avais le même âge, on m'apprenait le poème de Prévert, sur l'automne et l'escargot. C'était dans un milieu ouvrier, au début des années quatre-vingt.

Soudain, le manifestant paraît heureux.

LE MANIFESTANT : - Oui, le niveau a baissé, et c'est volontaire.

MELISSE : Lire, écrire, ce sont des bonus... Vous savez comment ils ont retourné le discours ? Ils ont dit que celui qui lisait pétait plus haut que son cul. Celui qui sait lire vous montrerait en miroir votre inégalité intellectuelle. Ce serait l'arme de la bourgeoisie. J'adorais lire, ils me l'ont fait payer.

LE MANIFESTANT : - C'est vrai tout ça.

MELISSE : -Lire c'est un bonus, écrire aussi. Que des bonus dans la vie.

LE MANIFESTANT : -Mais oui !

Il sourit.

MELISSE : -Ca y est, nous avons fait le tour de la pièce. Qu'avez-vous dit d'autre tout à l'heure, que je n'ai pas réentendu ?

LE MANIFESTANT : -Que les gens qui sont déjà venus ne nous laissent jamais tomber. Venir manifester toutes les semaines, depuis la province jusqu'à Paris, est très coûteux. La plupart ne viennent qu'une fois, d'autres font des roulements. Après c'est une foi qui vous habite. Vous mettez un brassard, un haut, un bracelet, et vous êtes un manifestant.

MELISSE : -Vous parlez vraiment comme un homme qui a la foi en effet !

Ils s'arrêtent de marcher. L'homme tend à Mélisse son carton. Elle refuse de le porter.

MELISSE, *riant* : -A chacun la responsabilité de son carton !

Ils se font face désormais.

MELISSE : -Merci pour ce rendez-vous.

Le manifestant redescend l'escalier. Elle reste seule.

Scène 3

Même pièce, même disposition. Soudain, quelqu'un frappe à la porte. Mélisse court lui ouvrir. Une jeune fille pourvue d'un sac-à-dos entre. Mélisse reconnaît aussitôt une de ses élèves.

L'ELEVE : -Bonsoir madame. Je n'étais pas sûre de vous trouver ici.

MELISSE : -Comment s'appelle cet endroit ?

L'ELEVE : -Le Centre des Enseignants.

MELISSE : -Voilà. Je suis de permanence toute la journée. Mon horaire de présence n'est pas tout à fait terminé. Je suis obligée d'attendre vingt heures.

L'ELEVE : -Je viens pour demander si vous ne pouvez pas reporter vos cours. Je ne pourrai plus venir mercredi.

MELISSE : -Venez vendredi soir.

L'ELEVE : -C'est une heure qui me convient. Je vais me consacrer à la peinture désormais. J'ai obtenu le grade deux qui permet de passer du dessin à l'acrylique.

MELISSE : -C'est bien ! Bonne chance !

L'ELEVE : -Merci de votre disponibilité madame.

La jeune fille s'apprête à sortir. Soudain sa professeure la retient.

MELISSE : - Dites-moi, sans être indiscrete, avez-vous envie de devenir une peintre ou une dessinatrice célèbre ?

L'autre rit.

L'ELEVE : -Vous êtes la seule personne à m'avoir posé cette question. En fait oui, j'aimerais beaucoup. Créer des œuvres originales et puis avoir mon atelier, peut-être exposer pour ensuite voyager dans le monde entier, avoir des relations

brillantes, tout ça. J'ai besoin que ça aille mieux en français et en anglais si je veux être capable d'une carrière.

MELISSE : -C'est votre vœu. A ceux qui aiment le français, j'ai toujours envie de dire : Faites un vœu ! A chaque fois j'espère que ça marchera. Je suis prête à vous aider bien sûr. Nous étudierons un extrait de *L'œuvre* d'Emile Zola, compréhension de la lecture, exercices écrits, oral. Ne préparez rien.

L'ELEVE : -Merci. A vendredi. Ma mère vous confirmera sur portable.

Scène 4

Tout à coup, la pièce se retrouve dans le noir.

Une femme ouvre la porte et allume la lumière. Il s'agit de Mélisse. Elle revient du dehors.

MELISSE, *monologuant* : -Je reviens du jardin où ils ont fait pousser des fleurs, cela m'a rappelé que j'étais encore à l'hôpital il y a deux semaines. Elles sont toutes éphémères et douces sur des tiges allongées et l'on se sent pareille, mince et faible. Je ne connais pas leur espèce. Il y a un parterre de fleurs violettes haut au-dessus du sol... Puis des carrés de terre avec des oranges et des blanches... Le soleil venant à toute heure, sur les terrasses qui tendent leur dent... Les odeurs de l'air et des arbres. Quelque chose de la peau mais venu du ciel. L'âme prend des couleurs en marchant, plus qu'aucune autre carcasse. Le fait d'être incapable de nommer les fleurs ajoute à cette impression de n'avoir rien dans le cerveau...
A reprendre.

Elle prend son cahier, note une phrase et se promène dans la pièce. Au fond, il y a une bibliothèque roulante. Elle se dirige vers les rayons de livres.

MELISSE : - Tiens ! Je ne les avais même pas aperçus.

Elle tourne le dos aux spectateurs. Soudain, elle crie. Elle tire deux livres de leur rayonnage.

MELISSE : -Je vais rester là cette nuit.

Elle ouvre un placard sous la bibliothèque. Il en sort un duvet.

Scène 5

La nuit est tombée. Dans la pénombre, on devine le duvet avec la jeune femme, Mélisse, enroulée dedans. On entend, au plafond, un bruit d'homme en train de se couper les ongles.

Des hommes se mettent à parler. On ne les voit pas. Leur voix surgit des murs.

LE VIEUX : -Il n'y a pas que ses doigts, il écrivait des poèmes autrefois.

LE PRESIDENT : -Je les ai gardés.

MELISSE : -C'est super d'être dans la confiance.

LE PRESIDENT : -Qui êtes-vous ?

MELISSE : -Mélisse.

LE PRESIDENT : -J'ai rêvé que je t'enculais.

MELISSE : -C'est bien !

Elle rit.

LE PRESIDENT, *sur le ton de la confiance* : - J'ai une énorme fistule.

MELISSE : -Ah...

UN JEUNE : -On l'a eue ! En timide...

MELISSE : -Monsieur le Président, j'écris sur vous.

LE PRESIDENT, *hautain* : - Et ?

MELISSE : Rien, c'est juste pour que vous le sachiez.

LE PRESIDENT, *froid* : -Ils sont nombreux.

LE VIEUX : -On trouvera cela où ?

MELISSE : -Dans les archives d'Ambérieu. Ça n'intéresse pas les autres régions, pas même celle où je suis née... Je veux être Saint-Simon !

UN JEUNE *dans le lointain, emporté* : -... Une pouf dans un réseau de poufs qui dit au pied de la lettre que je menais la grande vie des privilégiés, que j'étais avec le Président de la République, son maintien, etc., qu'on était à l'Élysée, et avec cela des timbres cassants et des minauderies, bref cette femellerie qui me rend pédéraste, je dis femme pédéraste.

MELISSE : -Selon moi, il a dû faire un bon rêve, un joli rêve où nous étions ensemble.

Elle se redresse. Elle allume la lumière.

MELISSE : -Quoi ? Il est six heures du matin ?

FIN DU DEUXIEME ACTE.

TROISIEME ACTE

Scène 1

La scène se déroule dans la nature. Au centre de la scène, deux chaises sont posées côte à côte. Deux pots de fleurs délimitent la scène. Les deux jeunes femmes, Mini et Mélisse, viennent de chaque côté de l'espace et s'assoient.

MINI : -Sortir fait du bien.

MELISSE : -Nous n'avons pas les hommes aujourd'hui. C'est pourtant mercredi.

MINI : -L'un est plongé dans ses cours de facultés, ou dans un chapitre qu'il se sent obligé de rédiger, l'autre est reparti en Touraine, dans la maison familiale.

MELISSE :-Ils seront là la semaine prochaine, par contre.

MINI :-Cool.

MELISSE : -C'est dommage de devoir reporter d'une semaine les questions que j'avais à leur poser.

MINI : -Oui, leur point de vue est étendu, ils ont toujours des choses pratiques à nous dire ; c'est renversant, cette expérience qu'ont les hommes !

MELISSE : -Jadis, j'ai travaillé dans un centre de documentation pour un collègue. Il y avait plein de livres à couvrir, des anciens et toutes les nouveautés de la rentrée. Tu n'imagines pas le bonheur simple que c'est quand tu n'as jamais su te servir de tes dix doigts et que tu parviens à prouver : je peux faire autre chose qu'être une intellectuelle. J'avais une collègue en binôme. Elle m'a parlé d'une de ses amies qui, avec son mari, revenait de l'Afghanistan. Je lui ai dit : « Ah bon, il y a des arbres en Afghanistan ? » et elle m'a répondu en souriant : « Bien sûr qu'il y a des arbres ». Je ne l'avais jamais entendu dire.

MINI : -C'est une femme alors qui t'a surprise.

MELISSE : -Oui.

MINI : -Moi il y a des choses que j'ai du mal à avouer. Est-ce que je peux te dire ?

MELISSE : -Sait-on jamais, essaie.

MINI : -En venant ici, j'ai traversé la rue derrière un homme qui parlait dans un téléphone mobile. Il portait des vêtements colorés qui évoquaient les Iles. Il a dit : « Moi en tant que français... » avec un accent que je n'avais jamais entendu. M'est venu à l'esprit les Départements d'Outre-Mer ou les Iles des Caraïbes.

MELISSE : -Mais les Iles des Caraïbes ne sont pas françaises, tandis que les autres îles, si.

MINI : -Je me suis dit qu'il avait grandi dans les Iles et que, parce que je n'avais pas quitté la métropole française, j'avais du mal à inclure ses Iles dans mes pensées. Des images lumineuses me sont venues derrière le dos de cet homme, aussi habitué au goudron de Paris. Cela venait de la rangée d'arbres, précisément.

MELISSE : -C'est-à-dire ?

MINI : -J'ai pensé : « pour lui, la France est un pays peuplé d'arbres ».

MELISSE : -Et s'il n'avait pas parlé lui-même de son identité française, y aurais-tu pensé toi-même ?

MINI : -Non, mais pas spontanément, mais ça fait raciste d'y penser.

MELISSE : -Je suis contre les délits de pensée.

MINI : -Bon.

MELISSE : -Moi aussi j'ai une anecdote à raconter. Je fais partie d'un groupe qu'on peut dire franc-maçon. Ils ont installé des micros chez moi de sorte que je ne suis jamais vraiment seule, ils me parlent à travers les murs.

MINI : -Ah oui, cela explique donc que l'on entende des voix ? Ce serait dû aux francs-maçons qui viennent s'installer ?

MELISSE : -Positivement. Sinon ce sont des psychiatres qui m'enferment.

MINI : -Raconte.

MELISSE : -Un soir, chez moi, mes habitués m'ont envoyé des sensations. C'étaient des sensations de Magrébins. Mais, quand on prononçait le mot

« français », cela sonnait droit, grave et bon à la fois, clair et évident. En revanche, l'expression « tout-doux » était ressentie comme agressive. Des voix féminines tirant les rideaux pour fermer la journée chatoyaient de sensualité. Ainsi j'ai pu éprouver sensoriellement ce qu'étaient certaines habitudes de ces Magrébins.

MINI :-Tout cela est surprenant. C'est un film, ce que tu vis. Tu m'as surprise. Cependant, si tu ne m'avais pas parlé des francs-maçons, je n'aurais jamais cru à ce que tu racontes.

MELISSE, *en colère* : -Pour cela, je dois être protégée ! Tu es vraiment la voix de n'importe qui, Mini ! Ressaisis-toi. J'en ai marre de Trucmuche !

Mélysse s'en va.

Scène 2

Mini reste assise sur sa chaise. Vient soudain la femme de ménage, chargée d'un petit paquet.

LA FEMME DE MENAGE : -Vous êtes seule ?

MINI, *souriant doucement* : -Seule ?... Oui, seule dans certaines choses... Seule dans la vie, en somme...

LA FEMME DE MENAGE : -Je demande si après la dame elle reviendra.

MINI : -La dame ? La dame avec qui j'étais ?

LA FEMME DE MENAGE : -Oui !

MINI : -Je ne sais pas si elle reviendra, nous nous sommes disputées.

LA FEMME DE MENAGE : -Ah ! Je ne savais pas.

Soudain, Mélisse réapparaît.

MELISSE : -Ce n'est pas définitif !

LA FEMME DE MENAGE : Oh c'est vous madame ! Nous pensions que vous ne reviendriez jamais !

MINI : -Bien, je vais vous laisser...

LA FEMME DE MENAGE : Non, restez. J'en offre pour vous aussi.

La femme de ménage sort de sa valise un petit tupperware fermé. Elle le tend à Mini. La jeune femme ouvre la boîte.

MINI : -Oh ! Oh ! Ces gâteaux ont l'air succulent et très original. Je vous remercie. Dites-moi, que faites-vous dans la vie ?

LA FEMME DE MENAGE : -Je fais le ménage, surtout en école maternelle.

MINI : -Comme c'est drôle ! Je suis institutrice. Nous avons la semaine de quatre jours.

MELISSE : -Alors là, je proteste ! Tu ne me l'avais pas dit !

MINI : -Pourquoi ? Je ne suis pas sûre de le rester toute ma vie. C'est extrêmement fatigant, même si tu aimes les petits et les matières à enseigner.

MELISSE : -J'ai du respect pour les instituteurs, les institutrices. Pardonne-moi Mini. Je me suis trop emportée.

MINI : -Ce que je redoute, justement, c'est que, si je change de métier, il n'y ait plus ce respect-là dans ma vie. J'avancerai alors sur un arbre en me disant : ah ! Cette branche là a disparu. C'est tout vide. Puis : Je me souviens de cette branche coupée il y a trois semaines. Je sauterai sur les branches envahies de feuilles d'une autre partie de l'arbre. Je prendrai garde à ne pas faire autrement.

MELISSE : -Tout cela sort de ta bouche comme un grand rouleau de papyrus. Je suis intimidée par toi.

LA FEMME DE MENAGE, *en s'adressant à Mélisse* : -Vous madame, j'en ai aussi pour vous.

La femme de ménage sort un deuxième tupperware. Mélisse enlève le couvercle. Elle pousse un sifflement d'admiration.

MELISSE : -Ca a l'air bon ! Les gâteaux sont tous colorés et diversifiés !

MINI : -Maintenant, il faut vraiment que je parte. J'ai du travail pour demain, des photocopiés très nombreux. Question écriture, je n'avance pas beaucoup dans mon journal intime.

MELISSE : -A mercredi prochain ! Il y aura les hommes.

MINI : -Bonsoir.

Mini et la femme de ménage se retirent.

Scène 3

Mélisse est toujours dehors, assise sur une des chaises. Elle prend des notes. Il est environ dix-neuf heures. Soudain, Luis déboule sur scène.

LUIS, *criant comme un ours* : -Aaaaah !

MELISSE, *sursautant* : -Quoi ?

LUIS : -Cette femme... Ce corps de blonde, cette peau crème, ces yeux bleus, ce visage où le confort transparait... Tu as tout de l'électrice d'extrême-droite, cela se voit !

MELISSE : -Mais quoi, c'est n'importe quoi ton histoire !

LUIS : -Un prénom français, un nom de famille de vieille souche, tout te marque et te conditionne ! Je peux te défier au nom ?

MELISSE : -Luis tu m'emmerdes !

LUIS : -Vas voter encore ! Tu es la France raciste et éternelle !

MELISSE : -Connard !

LUIS : -Je ne joue plus ! Figure-toi, je t'ai lue.

MELISSE : -Quoi ? Et c'est tout ce que tu en retires ?

LUIS : -Ta haute voltige... Je voulais savoir si elle était compatible avec tes jambes d'Allemande.

MELISSE : -Et tu arrives devant moi avec des idées qui n'ont rien à voir avec le contenu de mon livre. Tu es un terroriste, pas un lecteur.

LUIS : -Tous terroristes, tous lecteurs. Tu verras quand tu seras grande, tu devras leur verser de l'oseille pour avoir une critique positive. Soit dit en passant, j'ai bien aimé te lire. J'ai beaucoup ri de certaines situations. Je pense que tu peux

vivre en autarcie quelques semaines encore. Tes richesses semblent inépuisables. Cela fait envie.

MELISSE : -Je dois moins me fâcher alors ?

LUIS, *faisant tourner un stylo du bout de ses doigts* : - Grr, grr, je vais t'éborgner ! Car moi aussi j'écris un livre et je ne parviens pas à le terminer. Il me faut une manne existentielle. Par exemple, les copies de tes élèves. As-tu reçu ces derniers temps des rédactions libres, des écritures sur des sujets de société, qui donnent des idées sur ce que les jeunes gens d'aujourd'hui éprouvent intérieurement ?

MELISSE : -Je les ai toutes rendues. Il m'en reste en mémoire.

LUIS : -Auras-tu d'autres copies bientôt ?

MELISSE : -C'est ton vœu d'en avoir ?

LUIS : -Oui.

MELISSE : -Alors tu en auras. J'ai une journée de cours, je fais noter les sujets dès demain.

LUIS : Tu es excusée.

Précipitamment, Luis s'en va.

Scène 4

Dans la nature, au même endroit, nous retrouvons l'Inconnu. Il aperçoit les deux chaises laissées vides. Il s'assoit sur une d'entre elles.

Une femme allongée lit. Elle porte des lunettes noires.

L'INCONNU : -Il est vingt heures, le parc ferme bientôt. Je viens ici parce que c'est le seul endroit où je peux profiter des couleurs planétaires, des constellations qui s'apprêtent à tourner, du croissant argenté et des premières gouttes. Ce soir nous avons en guise de ciel un turban de couleurs, pas vrai, madame ?

LA FEMME (*riant, gênée*) : -Je ne sais pas. Oui, le ciel est très beau.

L'INCONNU : -Je reviens de province. J'ai quitté la gare il y a dix minutes. Vous êtes du coin ?

LA FEMME : -Non, je n'habite pas ici. Je viens aider ma mère qui a été hospitalisée.

L'INCONNU : -Un instant, j'ai cru que vous sortiez vous-même de clinique.

LA FEMME : -Oh non, pas du tout !

L'INCONNU : -C'était donc une idée !

LA FEMME : -Oui, que d'idées dans la tête des gens. Ecoutez, vous ne me croirez pas... Hier, j'ai pris le train... Tout un wagon et plusieurs personnes sur le quai racontaient que j'étais enceinte... J'ai fini par me dire : quoi, ton ventre est gros comme ça ? Ils avaient vraiment inventé une histoire.

L'INCONNU, *d'un ton indulgent* : -C'est qu'il y a un manque dans leur vie, ou dans la vôtre. D'ailleurs, est-ce que je peux moi aussi vous poser une question ?

LA FEMME : -Allez.

L'INCONNU : -Qu'avez-vous éprouvé en apprenant que vous étiez enceinte ? Puisque ce sont les gens qui, de toutes façons, savent tout et disent tout ?

LA FEMME : -Eh bien, curieusement, je n'ai pas eu l'impression d'être une femme, mais d'être une jeune fille. C'était une impression très florale. J'ai pensé à du muguet et à des impressions de printemps. J'étais rose, blanche et timidement heureuse. Il était impossible de me donner plus de vingt ans.

L'INCONNU : -Ah.

LA FEMME : -Cela naissait d'une rumeur bien sûr, mais une partie de mon corps a dû y croire et a généré toutes ces émotions-là.

L'INCONNU : -C'était donc une rumeur ? Il n'y a rien ensuite ?

LA FEMME : -Rien. Un phénomène purement organique. Qui rend gentille.

L'INCONNU : -Vous avez pensé à l'amour ?

LA FEMME : -Organiquement non. Mon cerveau qui fonctionnait a pensé bien sûr que ce serait un autre bonheur avec le père. Nous aurions des heures et des heures avec... tenez, ce genre de ciel-là. Mais ce n'était pas le même bonheur et je n'ai pas voulu y penser, car cela aurait été prendre la rumeur bien au-sérieux.

L'INCONNU : -Les gens inconnus vivent des expériences extraordinaires, pourquoi n'y croient-ils plus eux-mêmes ?

LA FEMME : -Je ne sais pas. Maintenant je vais rentrer. Demain j'amène maman au square, si vous êtes là, nous aurons l'occasion de nous reparler.

L'INCONNU : -Bonsoir.

La femme aux lunettes s'en va.

Scène 5

Un gardien entre. Il marche jusqu'au milieu de la scène. Il retire les deux pots de fleurs.

LE GARDIEN : -Monsieur, on ferme !

L'INCONNU, *se levant immédiatement* : -Oui. Je pars. Ouf ! En effet je suis resté enfermé la dernière fois. Cela rend claustrophobe.

Il dépasse le gardien, s'approche de la sortie.

L'INCONNU : -Savez-vous que le.... Un gamin dans son monde... Très content de tirer sur sa voiture... On s'amuse ! Enfin libre, vite. Oh, pas la peine de déranger cela !

En se tournant vers le gardien :

L'INCONNU : -Ce n'est rien, j'ai cru voir le Président passer en voiture, dans une voiture simple, seul au volant.

LE GARDIEN : -Vous avez peut-être confondu avec un autre.

L'INCONNU : -Oui, c'est ce que tout le monde dit. Bonne télévision !

FIN DU TROISIEME ACTE

QUATRIEME ACTE

Scène 1

La scène se situe dans le vestibule d'un immeuble. En effet, des casiers, des boîtes aux lettres apparaissent en fond de décors. Il n'est pas possible de discerner une heure particulière.

Le facteur est un personnage identifiable par sa sacoche ; le titre « la poste » apparaît dessus.

Il entre en scène et commence par distribuer des enveloppes. Comme le décor est une toile peinte, ou une photographie, les enveloppes se cassent la figure sur le sol.

LE FACTEUR : -Ca ne marche pas. Ces casiers sont trop petits. Rien ne rentre dedans. On dirait la cervelle du Président. Je vais en référer à mon supérieur.

On entend des bruits de marche dans l'escalier. Soudain, Mini apparaît.

MINI : -Bonjour !

LE FACTEUR : -Bonjour.

MINI : -Y a-t-il quelque chose pour moi ? Mon nom de famille c'est Adam, comme le premier homme.

LE FACTEUR : -Adam ? Je cherche.

Il tire de sa sacoche une enveloppe assez épaisse.

MINI, *enthousiasmée* : Magnifique !

LE FACTEUR : -Ah, ça fait du bien cela, une femme qui sourit. (*S'adressant à elle :*)
Vous avez un sourire rayonnant. Qui pourrait y résister ? Faites un vœu, et il s'exaucera !

MINI : -Je voudrais tant. Je suis en arrêt maladie. Du coup je n'ai pas trop bonne conscience. Passez une bonne journée.

LE FACTEUR : -Que de profiteurs, en effet. Mais quand vous avez la grippe, ou une bronchite, c'est différent. Soignez-vous bien !

Le facteur n'insiste pas et s'en va.

Scène 2

La scène se déroule dans le studio de Mini. Cette fois, comme pour les boîtes aux lettres, le décor est une photographie du studio.

Elle ouvre la porte, puis son enveloppe.

MINI : -Fantastique ! C'est le livre que j'attendais, le *Traité de la joie*, un vrai livre pour être heureuse, cela se reflète dans le style de l'auteur qui est plein, lumineux. Je vais m'y mettre, le bonheur, je vais m'y mettre !... Ne pas penser à cette mauvaise conscience qui m'envahit parce que les gosses sont sans moi une semaine... Le directeur m'a dit qu'ils étaient pris en charge. Dis-toi que dans leur tête et dans la tête des parents, ça va bien se passer... Même si on ne peut pas savoir ce qu'il y a dans les autres têtes... Aie, je complexifie ! L'enfermement c'est cela, toujours complexifier !

Soudain, le téléphone sonne. Il s'agit d'un mobile qui vagit sur le sol.

MINI : -Merde, téléphone !

Elle décroche. On entend son interlocutrice en haut-parleur.

MELISSE : -Allo ?

MINI : -Oui, allo, c'est toi, Mélisse ?

MELISSE : -Oui. Navrée de te déranger. Je t'appelle mais je n'étais pas sûre de te trouver chez toi. J'avais préparé un message pour ton répondeur. Cela m'arrangeait.

MINI, *d'un ton très sérieux* : -Je suis arrêtée une semaine par mon généraliste.

MELISSE : -Tu as quoi ?

MINI : -Un épuisement. C'est une honte de l'expliquer. Il vaut mieux dire *grippe* sinon on ne paraît jamais assez épuisée. J'ai trouvé deux médecins qui me regardaient d'un air narquois, comme s'ils voulaient dire : vous rêvez de vous offrir des congés, hein ?

MELISSE : Toutes mes condoléances. Pour ça les gens sont terribles. Cela me fait du bien de t'entendre. Je me sens déjà plus forte !

MINI : -Alors que t'arrive-t-il ?

MELISSE : -C'est terrible, j'ai une réputation à chier... Dans mon quartier je croise désormais des gens qui ne disent plus que : elle est d'extrême-droite et qui parfois le disent à leurs enfants.

MINI : -Tu es sûre que ça n'est pas imaginaire ?

MELISSE : -Pourquoi imaginaire ? J'entends comme tout le monde.

MINI : -Qu'est-ce qu'il fait qu'ils pourraient te juger comme ça ?

MELISSE : -Je ne sais pas, je revois mes dernières actions, mes dernières relations, et je ne vois rien d'aussi terrible... Pour moi ça vient de Luis. Il a voulu mettre ça en comédie une fois. Pour lui c'est lié à mon physique.

MINI : -Je ne sais pas non plus quoi te dire, c'est qui ces gens qui se permettent de te juger ainsi, sans te connaître ?

MELISSE : -J'ignore tout, j'en veux beaucoup à Luis. Et à ces gens. Je fais de mon mieux pour réaliser les vœux de telle ou telle personne dont j'apprécies les démarches, les engagements, pour rendre heureux, je suis souriante, je ne médis jamais, et voilà ce que je récupère.

MINI : -Tu n'as pas beaucoup d'argent ?

MELISSE : -Non, fait peur.

MINI : - Essaie une activité bénévole. Ca ne te reportera pas d'argent, mais le reste, si. Satisfaction, joie du travail d'équipe, solidarité partagée. Ne fonde pas ton entreprise, tu n'as pas les fonds, vas vers celles qui sont couvertes. Instinctivement, les autres ne supportent pas que tu te lances dans tout ça et que tu n'aies pas les fonds.

MELISSE : -Tu crois ? (*un peu déçue*) Donc une activité bénévole. Je vais chercher une association.

MINI : -Oui, les Restaurants Solidaires ou de ce genre, tu trouveras.

MELISSE : -Bisous.

Mélisse raccroche.

Scène 3

Mini est dans son duvet. Fiévreuse, Elle se repose. La lumière est quasiment éteinte, sauf celle qui est dirigée sur l'endroit où elle dort.

Une voix d'homme grogne sous le sol.

LA VOIX D'HOMME : -I. Hiiiiii ! lihh... !

MINI : -Oui. Hi !

LA VOIX D'HOMME : -Hiii ! Grr !

MINI : -Ah, mais vous commencez à me faire peur !

LA VOIX D'HOMME : -Hiiiiii (*il respire comme un fantôme*). Hiii !

MINI : -Monsieur le Président, vous me foutez les jetons !

LA VOIX DU VIEUX : -Sa femme revient. Il a une journée de repos. Il voulait vous signaler que les intellectuels doivent faire peur aux petites filles.

LE PRESIDENT : -Grr !

MINI: -Monsieur, que dois-je dire à une amie qui est accusée par son quartier d'être d'extrême droite, alors qu'elle n'a rien fait, alors qu'elle survit en donnant des cours à domicile, vous qui combattez aussi pour votre réputation, comment peut-elle s'en sortir ?

LE PRESIDENT (*bienveillant*) : -Qu'elle aime les gens et ça ira ! Qu'elle pense moins aux phrases négatives, aux problèmes qu'un tel lui a fait. Qu'elle se dise uniquement : j'aime les gens !

MINI : C'est intéressant. Je vais lui dire. Elle sait que nous vivons sur écoute désormais. Elle me croira quand je lui dirai que je vous entends sous mon sol.

LE PRESIDENT : -Tout va bien se passer.

MINI : Hiii !

Elle se rendort, le front mouillé de fièvre. Le halo de lumière disparaît.

Scène 4

Suite. C'est l'après-midi. L'Inconnu frappe à la porte du studio de Mini. Il porte deux sacs chargés de victuailles.

MINI : -Entrez.

L'INCONNU : -Je suis là !

MINI : -C'est gentil. Merci d'avoir fait les courses.

L'INCONNU : -Vous avez bien fait de me laisser un message sur mon portable. A quoi bon se faire des amis littéraires s'ils ne peuvent pas réaliser un geste pour vous.

MINI : -Des amis littéraires ? Cela veut dire que nous éprouvons un grand plaisir à parler. Notre langage courant, les tonalités et le genre d'humour, que nous partageons, est tout imbibé du monde des Lettres.

L'INCONNU : -D'ailleurs, je vous ai proposé de me connaître...

MINI : -Oui, avec cela, on ne va jamais au-delà des mots. Lettres, lettres...

L'INCONNU : -Avez-vous lu le manuscrit n°5 ?

MINI : -Non, j'ai été trop occupée par ma classe.

L'INCONNU : -Ah, c'est cela, la vraie vie. Je suis déçu. Car je ressens une forme d'urgence vis-à-vis des femmes, qui s'apparente à la peur d'être délaissé. Je me demande si vraiment il est important qu'elles me lisent ou pas. Plusieurs d'entre elles, après un don de manuscrit, ont cessé de donner signe de vie. Et si j'étais un être antipathique ?

MINI : -Vos œuvres ce sont des romans qui ne parlent pas d'amour, on n'y trouve pas de fantaisie, non plus. Vous traitez ce que j'appelle des *sujets bleus* – la politique, la finance, les intrigues policières. On ne ressent pas l'urgence de revoir l'auteur. Quand il formule une réflexion sur l'amour on se dit que c'est surprenant, qu'il y a peut-être un lien entre l'amour et la tête qui a fait le récit,

comme une nuance de couleur qui tombe et se dilue dans un gobelet de peinture. Voilà, je vous ai parcouru.

L'INCONNU : -Je ne suis donc pas mes livres. Ils sont mes centres d'intérêts délayés et reconstruits.

MINI : -Oui, pour celles qui sont parties, ça les chargeait de centres d'intérêts dont elles n'avaient pas envie. Vous pesiez plus lourd.

L'INCONNU : -J'aime beaucoup votre métaphore de la peinture. J'aime l'écriture comme d'autres aiment faire du Sudoku ou des mots fléchés. Je devrais peut-être changer ma palette, en effet. Quand je vous vois au fond de ce lit, il me vient l'envie de reproduire notre échange sur du papier.

MINI : -C'est le début d'une nouvelle chose, en vous. Si, j'ai ouvert une petite brèche. Cela fonctionnera.

L'INCONNU : -Vous êtes si intelligente.

Les lumières s'éteignent.

Scène 5

C'est la fin de la journée. Dans le studio de Mini, le poste de radio est allumé. Le sien diffuse un petit reportage. La jeune femme écoute, assise à son bureau.

LA RADIO : -Une bonne table en politique, c'est important. Cela permet de mettre les invités en confiance, de poser le cadre et le débat, de négocier....

LA VOIX DU PRESIDENT : -....dans de meilleures conditions.

LA RADIO : -... dans de meilleures conditions. Une colère du Président, on s'en souvient

MINI : -Vous connaissez le texte à l'avance ?

LA RADIO : -... ; de la plus historique, chez un homme par ailleurs discret, j'ai entendu parler pendant huit jours.

LA VOIX DU PRESIDENT, *emporté* : - Qui ?

LA RADIO : -Un filet de sole au sésame pour six personnes à l'occasion de la venue du Roi de Jordanie.

MINI (*éteignant le poste*) : -J'ai maintenant la preuve que le Président connaît par cœur les reportages où il est question de lui et de sa fonction, il les retient avant qu'on les diffuse ; il a donc un droit de contrôle sur les médias. Je n'en étais pas sûr.

Le téléphone sonne.

MINI : - Allo ?

LUIS : -C'est Luis !

MINI : -Oh, bonjour.

LUIS : -Je n'étais pas sûr de tomber sur toi. Je me disais que tu étais peut-être encore à l'école.

MINI : -Je suis en arrêt de travail, c'est pour une semaine.

LUIS : -Je voulais passer boire chez toi. Mais je serais trop fatigant. Bon, on va arrêter de parler de l'édition. C'est toujours la même merde. Mon manuscrit vient d'être refusé.

MINI : -Oh !

Elle s'évanouit et tombe sur le sol. La voix de Luis appelle désespérément dans le vide. La lumière s'éteint.

FIN DE L'ACTE QUATRE.

ACTE CINQ

Scène 1

La scène se déroule devant la façade d'une école. Les personnes présentes discutent entre elles debout.

MELISSE : -Voyons-nous !

MINI : -Oui.

MELISSE : -Je ne suis pas tellement surprise de ce dont tu m'as parlé. Luis est un jeune homme fougueux. Il a beaucoup souffert, surtout depuis la mort de Stop, et je pensais qu'il lâcherait la bride à tous ses projets. Celui-là est son dernier. Après, en cas d'échec, il s'évaporerait au ciel.

MINI : -Voilà pourquoi je compte lui dire oui.

MELISSE : -Je le laisse entrer.

LUIS, déboulant : -Chère amie, pacsons-nous !

MINI : -Oui.

MELISSE : -Je vous souhaite beaucoup de bonheur à tous les deux.

LUIS : -J'entre au cabinet d'avocat la semaine prochaine. Pour moi tout va changer rapidement.

MELISSE : -D'ailleurs, vous devriez vivre à deux.

LUIS : -Nous avons déjà vécu ensemble deux mois. Après nous nous sommes séparés – la surface que nous partagions était trop petite. Mini a gardé son studio. Les gens qui vivent ailleurs ou dans des maisonnettes ignorent les misères dont nous sommes composés, nous, les habitants des clapiers de Paris.

MELISSE : -Il vaut mieux vivre ensemble jeune. Après, les habitudes et les préjugés sur vous sont formés.

LUIS : -On n'a pas trop ébruité cette histoire d'amour entre nous. L'impression d'étouffer physiquement, j'en ai parlé et tout le monde nous a répondu que ça n'avait aucune importance, qu'il suffisait de s'aimer. Bref, nous avons fini par avoir honte de nous et on s'est séparés. Pardon, Mélisse, de t'avoir tû tout cela.

MINI : -On se pacse pour se forcer à chercher quelque chose de plus vivable. Pour être monsieur et madame.

LUIS : -Au fait, Mélisse, merci pour les copies de tes élèves.

MELISSE : -Oui.

LUIS : - J'ai une représentation nettement moins hasardeuse de ce que pensent tes élèves sur telle ou telle chose.

Il envoie un baiser à Mini et se retire.

Scène 2

Les deux femmes vont chercher chacune une chaise. Elles s'assoient.

MELISSE : -Allons.

MINI pose sa tête sur l'épaule de son amie. Celle-ci lui prend la main.

MINI : -A chaque fois qu'un de mes souhaits se réalise, je me rends compte de son épouvantable rapidité et j'ai peur, une peur à détailler comme une lapine.

Mélicse se tait. Elle reste consolatrice.

MINI : -Je me sens très mal tout à coup ! C'est énorme là où je vais, ce que je fais !

MELISSE : -Tu fais ta vie bien.

MINI : -Je ne pourrais plus organiser ces mercredis autour de l'écriture. A partir du moment où j'ai échoué pour Luis, la suite qu'il comptait donner à ces travaux, cette énorme histoire de notre liaison a refait surface et a tout englouti.

MELISSE : -Pourquoi les livres et pourquoi pas *ta* vie ?

MINI : -Un jour où je voulais mourir, j'ai regardé un livre de photographies. J'ai tourné les pages plus lentement que d'habitude. J'avais calmé les larmes de mes yeux d'enfant. Quand s'ébauchait en moi la phrase : « si tu n'avais pas vécu, tu n'aurais pas connu... », tout soudain mon regard se voilait. J'ai compris que les humains ont fait les livres pour y mettre la lumière. Les livres donnent des preuves de cette lumière.

L'INCONNU (*faisant irruption*) : -On parle de moi ?

Scène 3

MELISSE (*à l'Inconnu*) : -Pardon, une femme pleure.

L'INCONNU : -C'est vous, je vois.

MELISSE : -Oui !

L'INCONNU : -Permettez-moi de vous remercier, Mini. Un éditeur m'a téléphoné hier. J'ai réussi à le joindre. Mon manuscrit est accepté.

MINI : -Quoi ? Celui que vous m'aviez confié ?

L'INCONNU : -Non, le numéro 8, strictement écrit avec vos conseils.

MINI : -Ouah !

L'INCONNU : -J'imagine que j'ai acquis, durant ces sept ans de silence – au regard des autres – assez de technique pour fabriquer rapidement un livre honnête. Mon rêve se réalise. Je vais pouvoir parler de nouveau.

MINI : -Peut-on en savoir plus ?

L'INCONNU : -Editions du Théâtre. C'est un roman bourré de tirades. Je vous envoie cela dans un paquet à la rentrée de septembre.

MELISSE : -Je veux connaître un auteur. Prenez mon nom aussi.

L'Inconnu note quelque chose sur son carnet. Il salue respectueusement les deux femmes, et se retire.

Scène 4

Un homme entre en scène. Il s'agit d'un philosophe. D'âge mûr, il est habillé simplement, de façon moderne, et porte un livre.

LE PHILOSOPHE : -Bonjour mesdemoiselles.

MINI : -Mélisse, je te présente mon collègue.

LE PHILOSOPHE : -Je donne des cours de philosophie pour enfants.

MELISSE : -C'est magnifique !

MINI : -Il dit que les enfants sont plus capables de raisonner que nous. Il arrive même que nous commençons des raisonnements par le milieu ou par la fin, quand une dictature nous a embrouillé l'esprit.

MELISSE : -Un philosophe, un écrivain, un Président, un avocat... J'en aurais vu du monde !

MINI : -Partir avec Luis... Je ne parlerai plus jamais comme avant avec ces êtres que j'entendais à travers le plafond, le sol, les murs...

LE PHILOSOPHE : - A propos, depuis quelques semaines, j'entends régulièrement le Président. Il dort calmement, depuis que sa femme est revenue.

MELISSE : -C'est parce que les gens intelligents vivent tous sur écoute.

LE PHILOSOPHE : - Mais, jeunes filles, le Président et les gens qu'on entend à travers les murs, ce n'est pas ça, l'amour, ni la réussite.

MINI : -Si. On vit un nuage.

LE PHILOSOPHE : -Vous m'obligez à raisonner par image. Un nuage ce n'est pas solide.

MELISSE : -Qu'est-ce qui est solide ? Moi, je n'ai rien de solide. J'ai eu des problèmes. J'ai regretté que personne ne fasse la baguette magique pour moi.

Je pensais chaque jour en me levant qu'on ne ferait rien pour moi – j'avais compris que j'étais rivée à la tristesse par une dépression constitutionnelle. C'est la pire chose qui puisse arriver à quelqu'un : un trait de caractère, une substance dans le fond qui fait que vous retournez à la grande souffrance, très régulièrement.

LE PHILOSOPHE, *choqué* : -Et, un jour, on vous fera ce jeu de mots : mais, vous m'aigrissez !

MELISSE : -Vous êtes mignon, vous.

Une sonnerie d'école retentit. C'est la fin de la récréation de midi-quatorze heures. Les enseignants s'excusent de devoir partir.

Scène 5

Mélisse reste seule en scène.

MELISSE : -Voilà, je me retrouve seule. Avec, comme à chaque tournant de ma vie, un petit projet en plus pour chacune de mes journées. Cette activité juggle ma mélancolie. Car quels sont mes vœux, moi qui me suis donnée pour mission de réaliser ceux des autres ? Je viens de rencontrer un philosophe. Je crois que c'est un homme que j'essaierai de séduire la prochaine fois. Et si j'allais au-devant de nouvelles souffrances ? Il me faut en savoir plus sur son état matrimonial. Demain je vivrai. L'amitié me satisfera ! En attendant, n'ai-je pas rencontré un écrivain, fait pousser un avocat, eu des élèves, eu le Président de la République !... Je n'ai presque pas d'argent. Ce qui met de la peur dans tout ! Que vais-je devenir ? Que vais-je devenir ? *Que vais-je devenir ?*

Le rideau tombe.

FIN DE LA PIECE.